

Quand l'héritage des sixties est remis en question

Le socle culturel sur lequel nous sommes assis depuis cinquante ans est-il en train de se fissurer ? Alors que les accusations de viols et de pédophilie se multiplient à l'encontre d'artistes et de personnalités médiatiques, la question se pose : la révolution sexuelle a-t-elle bénéficié à tout le monde ?

DIDIER ZACHARIE

Sex & drugs & rock & roll. Tel était l'adage. Des orgies dans l'avion de tournée des Rolling Stones au bébé requin pénétrant les parties intimes d'une jeune « groupie » attachée au lit de la chambre d'hôtel de Led Zeppelin, les histoires ne manquent pas qui, loin de choquer alors, ont toutes participé au mythe de la rock star toute-puissante ayant les filles à ses pieds. Aujourd'hui, ce mythe est rattrapé par la réalité.

La liste est longue des chanteurs, mais aussi acteurs, auteurs ou figures médiatiques à être dénoncés pour des violences d'ordre sexuel. Ces dernières semaines seulement, Gérard Depardieu, PPDA, Richard Berry, Olivier Duhamel ou Marilyn Manson ont été dénoncés. Ce dernier, justement, avait fait de la transgression son fonds de commerce. Dans son autobiographie de 1998, il se vantait ainsi d'avoir uriné sur une de ses fans après avoir abusé d'elle. Un peu comme Matzkeff se permettait de raconter ses pérégrinations pédophiles dans des romans, puis sur les plateaux de télévision, avec le sourire approbateur de toute l'intelligentsia de l'époque. Comme si le viol et la pédophilie étaient devenus une transgression chic dans une perspective artistique.

Ce qui est remis en question aujourd'hui, c'est un des héritages de Mai 68, ni plus ni moins. L'amour libre, la révolution sexuelle... « Jouissez sans entraves », disait l'affiche. La question qui se pose à l'ère de #MeToo est de savoir si on n'est pas allé trop loin dans l'octroi des libertés. Ou plutôt : a-t-on une vision biaisée des années 60 ? La révolution sexuelle a-t-elle vraiment bénéficié à tout le monde... ou seulement aux hommes ?

« Jeune homme blanc occidental »

A l'origine des révoltes de 68, il y a un problème générationnel, c'est-à-dire « un problème démographique. Les enfants du baby-boom ne trouvaient littéralement pas de place dans la société », explique Cécile Vandermeulen, spécialiste des mouvements sociaux des années 60 à l'ULB. « Cette génération a remis en question les normes de la génération qui l'avait précédée. Ils y sont en partie parvenus, notamment dans la libération de la parole. »

D'un point de vue culturel, en restant dans le prisme des pays occidentaux, le rock a joué un rôle de vecteur : c'est la bande-son de cette génération et de ses aspirations libertaires. Avec lui, « la glorification du jeune homme blanc occidental, qui était le fonds de commerce du rock, s'est imposée comme la figure dominante durant les Trente Glorieuses », dit Christophe Pirenne, professeur d'histoire de la musique à l'ULiège. Bref, en caricaturant, les révoltes de 68 ont permis d'évincer le patriarcat de 50 ans comme figure dominante au profit du jeune homme rebelle de 25 ans.

Mais les femmes, là-dedans ? Il y a eu des avancées indéniables : contraception, remise en question de l'institution du mariage et, plus tard, le droit à l'avortement. Pour l'autrice Annie Ernaux, qui a vécu ces années à plein,

avoir des relations sexuelles sans risque de tomber enceinte était une vraie révolution. Quant à Pamela De Barrès, « groupie » bien connue des années 60-70, elle rappelle que « la plupart des filles qui suivaient les groupes de rock et se considéraient comme groupies se sont mises elles-mêmes dans cette position et étaient vraiment heureuses de s'amuser avec ces types. C'était mémorable ! ».

« Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? »

Pour autant, cette vision tend à être remise en question par certaines féministes d'aujourd'hui. Il y a trois ans, au moment des commémorations de Mai 68, « certains problèmes ont été soulevés concernant le fait que Mai 68 était essentiellement au profit des hommes », dit Cécile Vandermeulen.

« Il y a un livre important de Ludivine Bantigny qui soulève cette question : *Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ?* » Sous-entendu : le patriarcat perdure, les femmes sont toujours là pour servir les hommes.

Cette différence de vision est-elle une question de générations entre féministes ? Une chose doit être clarifiée : il n'existe pas un, mais des féminismes. Nous en sommes aujourd'hui à la troisième vague : les suffragettes et le droit de vote à partir des années 1890 ; les féministes des années 70 avec la libération du corps et la culture du travail ; « et la troisième vague pointe les problèmes d'intersectionnalité : les questions d'égalité se posent en termes d'hommes-femmes, mais aussi de classes sociales et de races ».

« Certaines parmi les nouvelles féministes reprochent aux anciennes d'avoir

trop épousé les anciens schémas, à savoir d'être restées dans une logique très blanche, de ne pas avoir été assez loin dans les revendications, voire d'avoir perpétué certains dysfonctionnements entre les hommes et les femmes, dit Marie Peltier, essayiste et historienne à l'Institut supérieur de pédagogie Galilée à Bruxelles, qui ajoute : « Il ne s'agit pas forcément d'un clash de générations, plutôt entre différents courants féministes. »

« Toute société évolue »

Pour résumer, les années 60 ont aussi bénéficié aux femmes. Mais dans le fond, pas tant que cela. La femme n'est toujours pas considérée comme l'égal de l'homme : la structure du pouvoir est restée exactement la même. « Pour le dire de manière schématique et trop hâtive : l'argent et le pouvoir restent



Led Zeppelin, comme d'autres, a multiplié les histoires qui, loin de choquer alors, ont toutes participé au mythe de la rock star toute-puissante ayant les filles à ses pieds. © BELGAIMAGE

état des lieux « Cancel culture » ou société

D.Z.

Qu'est-ce que la « cancel culture » ? Partons d'exemples : de plus en plus de femmes sortent enfin de leur peur pour dénoncer leur violeur, des hommes souvent très connus : appels au boycott des films Roman Polanski ; Roméo Elvis est lâché par ses sponsors pour avoir eu les mains baladeuses ; *Once Upon A Time... In Hollywood* est-il un film machiste ? ; décision est prise de changer le titre du roman d'Agatha Christie *Les dix petits nègres* ; faut-il réévaluer Serge Gainsbourg à la lumière de #MeToo ? ; avertissements sur les plateformes de streaming avant *Autant en emporte le vent* parce que le film « perpétue des stéréotypes racistes »... Les exemples sont divers. Et ça part un peu dans tous les sens.

Pour Olivier Servais, sociologue et anthropologue à l'UCLouvain, la « cancel culture », c'est-à-dire « la dénonciation de pratiques jugées inappropriées, c'est quelque chose qui a toujours existé ». C'est dans le monde de la culture et du show-business que la « cancel culture » est apparue à la suite du mouvement #MeToo. Dans ce milieu exist-

taient « des pratiques et des morales sexuelles qui étaient violentes et manifestement tolérées par certains. Aujourd'hui, elles ne le sont plus, ce qui entraîne ces dénonciations ».

Il existe aussi une autre réponse, à savoir que la « cancel culture » n'existe pas. « Si je viens avec une lecture politique, ce sont des forces hostiles à l'émancipation des minorités qui ont imposé cette sémantique pour faire « croire » que des minorités imposeraient leurs vues à des dominants », explique l'essayiste Marie Peltier.

Intéressant de noter que les débats autour de la « cancel culture » ont surgi en même temps que Donald Trump prenait le pouvoir

Cette vision est partagée par nombre de féministes dont l'Américaine Loretta Ross, figure qui fait autorité. Intéressant, d'ailleurs, de noter que les débats autour de la « cancel culture » ont surgi en même temps que Donald Trump prenait le pouvoir. Pour Marie Peltier, il

est plus juste de parler de « pression militante qui s'est imposée dans le débat public ».

Une chose est en tout cas certaine, la parole des minorités s'est libérée. Et cela on le doit pour une grande part aux réseaux sociaux, « outil d'expression militant par excellence », selon Marie Peltier. « Les réseaux sociaux, c'est l'horizontalité. Ça bouscule les rapports de hiérarchie et c'est ça qui fait tellement peur aux dominants parce que ça a libéré la parole de plein de monde qui n'avait pas accès à la tribune politique. » Ceci pour le côté pile/positif.

Réseaux sociaux, parole libérée et délation

Côté face/négatif : « La vitesse de diffusion de ces dénonciations fait qu'on est dans l'impossibilité de vérifier les faits », dit Olivier Servais. « Il y a un problème de temporalité entre le temps de la justice et celui du ressenti qui est au cœur des réseaux sociaux. Le problème, c'est qu'on a tendance à penser que la réalité de référence, aujourd'hui, c'est ce qui existe sur internet. »

D'où les risques de dérive où on dénonce tout et n'importe quoi. Au point

La troisième vague du féminisme pointe les problèmes d'intersectionnalité : les questions d'égalité se posent en termes d'hommes-femmes, mais aussi de classes sociales et de races

Cécile Vandermeulen
spécialiste des mouvements sociaux des années 60 à l'ULB

”